

## « Comment se battre contre le cancer quand le frigo est vide ? »

Par [Pierre Bienvault](#), le 22/3/2017 à 07h32

**UNE FRANCE PLUS JUSTE : LES FRACTURES SOCIÉTALES** En Seine-Saint-Denis, le réseau AcSanté 93 se bat au quotidien pour aider des personnes atteintes d'un cancer ou d'une affection chronique grave. Et lutte contre des inégalités sociales qui rendent plus difficile le combat contre la maladie.



Sur la tête, Rachida porte un foulard discret. *« Cela ne me plaisait pas de porter une perruque. Le foulard, je trouve que c'est mieux. Et même si j'avais eu envie d'une perruque, je n'aurais pas eu les moyens de la payer. »*

Depuis le mois d'août, Rachida, 39 ans, est soignée pour un cancer du sein. Et c'est d'une voix un peu éteinte qu'elle raconte son histoire. Les traitements, la « chimio », la fatigue, ses démêlés avec la « Sécu », les trois mois passés sans recevoir d'indemnités journalières. Et puis, au bout d'un moment, Rachida fait cette confidence qui, visiblement, provoque chez elle un sentiment de sidération et d'injustice. *« Depuis que j'ai le cancer, je suis devenue pauvre. »*

**Une hantise qui ne la quitte pas**

Pendant douze ans, Rachida a travaillé comme comptable. Puis, elle s'est retrouvée au chômage pendant presque un an. Et c'est alors qu'elle venait de retrouver une mission d'intérim que le cancer est entré dans sa vie. Le début de la spirale. *« Pendant trois mois, je suis restée sans revenu. Heureusement, ma sœur m'a aidé. Aujourd'hui, je touche le RSA et une allocation logement. Une fois que j'ai tout payé, il me reste 130 € pour vivre pendant un mois. »*

Depuis août, Rachida n'achète plus de vêtements et a supprimé tous ses loisirs. Elle est juste devenue une malade du cancer, avec une hantise qui ne la quitte pas : *« Devoir redemander un jour de l'aide à ma sœur. Je ne veux être un fardeau pour personne. »*

Notre dossier : [Pour une France plus juste](#)

Ce mardi après midi, Rachida est venue à un atelier de méditation au réseau [AcSanté 93](#). C'est à Bobigny, en Seine-Saint-Denis qu'est installée cette structure souvent citée en exemple dans le monde du cancer. Une petite ruche chaleureuse où, visiblement, il fait bon souffler, le temps d'un atelier de méditation, de sophrologie, d'éducation thérapeutique ou de diététique. Un endroit où la porte est toujours ouverte, entre deux visites à l'hôpital. Pour voir une infirmière, une assistante sociale, faire valoir ses droits, résoudre des problèmes administratifs ou avoir des conseils pour mieux manger. Ou juste *« pour voir du monde »*, discuter, boire un thé.

*« On essaie d'aider les gens à se remettre dans un parcours de soins et de vie. De les aider à affronter une réalité sociale qui bien souvent aggrave la réalité médicale »*, explique Anne Festa, la directrice de ce réseau. Fondé en 2004, il suit près de 850 personnes atteintes d'un cancer ou d'une maladie chronique grave, grâce à un financement de l'Agence régionale de santé (ARS).

## **Des traitements, pris en charge à 100 %**

Anne Festa en est convaincue : les inégalités sociales face au cancer ne concernent pas les traitements, pris en charge à 100 %. *« Ici, en Seine-Saint-Denis, les hôpitaux appliquent les mêmes protocoles qu'ailleurs, explique-t-elle. Et un patient, même pauvre, recevra une chimiothérapie de qualité identique à celle qui lui serait proposée à Paris. En fait, les inégalités, on les trouve d'abord dans l'accès à ce qu'on appelle les soins de support, tout ce qui permet de mieux vivre la maladie : un soutien psychologique, des conseils diététiques, des consultations avec une socioesthéticienne... »*

Mieux vivre avec son cancer, c'est aussi pouvoir s'acheter une perruque pour cacher la chute des cheveux. *« La Sécu rembourse le modèle de base à 125 € mais il n'est vraiment pas terrible. Pour une perruque un peu présentable, il faut compter au moins 400 ou 500 € »*, indique Anne Festa. Un « luxe » pour bon nombre de patientes.

*« C'est comme pour la prothèse mammaire. Quand je me suis fait opérer, je n'avais pas les moyens de m'en payer une. Et la chirurgienne m'a conseillé, à la place, de mettre des chaussettes dans mon soutien-gorge »*, raconte Haoua, une Malienne de 52 ans, soignée pour un cancer du sein.

Aujourd'hui, Haoua a sa prothèse. Mais son problème, désormais, est de savoir où elle va dormir le mois prochain. *« Je suis dans un centre d'hébergement que je vais devoir quitter le 31 mars »*, confie-t-elle.

## **Pas qu'une affaire de médecine**

Une histoire ordinaire dans ce réseau où l'on mesure chaque jour qu'une maladie chronique grave n'est pas qu'une affaire de médecine. *« On voit des gens pour lesquels le cancer n'est plus la priorité immédiate. Le plus grave, c'est leur frigo qui est vide »*, confie Anne Festa, qui se souvient de cette mère de famille, toujours très discrète. Jamais une plainte, ni jamais besoin de rien. *« Et puis, un jour,*

*elle est arrivée en nous disant qu'il lui restait, pour elle et ses enfants, un litre de lait et un paquet de spaghettis. Et on était le 10 du mois. »*

Il y a aussi toutes ces situations qui n'entrent pas dans les scénarios d'une médecine hospitalière parfois juste focalisée sur la technique. *« De temps en temps, on a un médecin qui nous appelle pour dire que madame untel, cela fait trois fois qu'elle ne vient plus à sa "chimio", raconte Anne Festa. Alors, on lui explique que madame untel vit seule avec ses trois enfants en bas âge. Et que si elle ne vient pas à sa chimio, c'est parce qu'elle n'a personne pour les garder. »*

Cet après-midi, dans les locaux d'AcSanté 93, l'atmosphère n'est pourtant pas au misérabilisme. À la fin de l'atelier méditation, une dizaine de personnes restent volontiers pour se raconter, avec pudeur et dignité. *« Cela fait du bien de voir d'autres gens », confie Daniel, un sexagénaire diabétique, venu avec son épouse atteinte d'un cancer. Et qui fait profiter de sa voiture deux autres dames quand il vient ici.*

Une petite communauté informelle de malades qui se serrent les coudes. *« Un de nos anciens patients est bénévole au Secours catholique. Et on peut compter sur lui si, par hasard, on a besoin de trouver une poussette pour une maman », dit Anne Festa, parlant aussi de ce club de tennis local qui donne 2 000 € par an au réseau. Une cagnotte qui « permet de payer des tickets de RER aux patients qui n'ont plus les moyens d'aller à l'hôpital ».*

Lire aussi : [Un co-voiturage solidaire pour les malades du cancer](#)

-----

## Le cancer et le maintien dans l'emploi

Le risque de perte d'emploi : En 2014, l'[Institut national du cancer \(INCa\)](#) a rendu publique une enquête menée auprès de 4 500 personnes deux ans après l'annonce de leur cancer. Elle montrait qu'au moment du diagnostic, huit personnes sur dix avaient un emploi. Deux ans plus tard, ils n'étaient plus que six sur dix.

A lire : [Une campagne pour changer l'image sociale du cancer](#)

Les moins diplômés plus exposés : *« Cette perte d'emploi touche davantage les moins diplômés, les plus jeunes et les plus âgés, ceux qui exercent un métier d'exécution (ouvriers, employés), qui ont un contrat de travail précaire ou sont employés dans les PME », souligne l'INCa.*

Pierre Bienvault